

MELANCOLIA

MIRCEA CĂRTĂRESCU

MELANCOLIA

Traduit du roumain par Laure Hinckel

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

La publication de cet ouvrage a bénéficié du soutien
de la Fondation Leenaards.

Titre original : *Melancholia*

Première parution chez Humanitas, Bucarest, 2019

© 2019 by Mircea Cărtărescu / Paul Zsolnay Verlag Ges.m.b.H. Wien

© 2021, Les Éditions Noir sur Blanc
pour la traduction française
ISBN : 978-2-88250-667-2

PROLOGUE

La danse

Au cours d'un de mes innombrables voyages dans l'Archipel, j'ai rencontré une île entourée d'eaux vertes qui berçaient au soleil des hexagones de lumière, tellement claires, comparées au minium de ces mers, et tellement ombrées par les ailes immenses des albatros glissant sur le ciel immaculé, que cette vision était un enchantement pour le regard. Comment ne pas se demander si, dans cet endroit rocheux, ne se trouvait pas le palais fait de nulle main humaine dont parlaient, à l'heure de la sieste, les petites gens du coin, avec leurs bonnets de feutre rouge et des poignards courbes à la ceinture ? Il y avait, disaient-ils, beaucoup de pièces dans le palais, pleines de merveilles inouïes, mais elles ne méritaient pas qu'on y risque sa vie et elles ne méritaient pas non plus qu'on raconte, accroupi contre un mur et fumant le narguilé, une histoire écrite à l'aiguille au coin de l'œil. Au centre du palais se trouvait l'Issue, et elle était surveillée par un gardien terrifiant qui rendait le passage impossible. Personne, jamais, ne l'avait vaincu, et ceux qui avaient pu revenir étaient apparus courbés comme après une bataille perdue. Ce qu'il y avait au-delà de l'Issue, personne ne le savait, mais les anges qui descendaient de temps en temps sur une des îles, soit pour bénir une procession autour d'une icône en pleurs, soit pour morigéner tel ou tel insensé ayant couché avec sa femme en période d'impureté, soit tout simplement pour faire la mouche du coche, évoquaient une profondeur comme celle des océans, où se trouvaient les navires brisés, leurs flancs remplis de trésors, et les poissons au bec pointu et les pieuvres, et les statues antiques, à peau de marbre.

Tout marin, disait-on, arrivait sur cette île au moins une fois dans sa vie, car il était guidé par les diagrammes du zodiaque tracés à sa naissance. Je ne fus donc pas étonné quand, à cinquante ans, un âge où tout homme qui a eu la peau tannée par le sel et les tempêtes rentre chez lui, il me fut donné à moi aussi de poser le pied sur la plage de sable brûlant de l'île de légende. Je n'avais pas peur, je ne me réjouissais pas trop non plus : il devait en être ainsi, comme je me disais toujours au seuil d'une nouvelle journée, devant une nouvelle femme, devant un nouvel étranger poignardé. L'homme ne peut faire autre chose que ce que le ciel avait prévu qu'il ferait. À son dernier souffle, chacun considère sa vie et comprend qu'il devait en être ainsi.

J'accostai en barque, laissant mon navire à cent brasses des rochers. C'était le plein midi, tu ne voyais aucune ombre nulle part. Les figuiers poussaient, sauvages, chargés de fruits violets. Au centre de l'île, il y avait une sorte d'anneau de roches pointues et irrégulières comme les dents d'un géant. Je trouvai, mais avec difficulté, un espacement par lequel je pus me faufiler. Entre les rochers s'élevait, murailles jaunes sur lesquelles s'arrondissait une coupole modelée comme un crâne, le palais qui n'avait pas été fait de main humaine. Je franchis sa porte en cherchant l'ombre davantage que l'aventure, car le soleil était écrasant, si bien que mes vêtements et mes cheveux étaient trempés comme si j'étais arrivé à la nage. Dans les vastes salles, je trouvai de l'ombre, beaucoup d'ombre, une ombre épaisse, de la meilleure qualité.

Le palais était immense et désert. Les murs étaient couverts d'arabesques. Dans les cours intérieures s'étaient figées des fontaines depuis longtemps asséchées. Au fond de leurs vasques en forme de coquille, les araignées tissaient des toiles empoussiérées. De salle en salle s'alignaient des portes dont j'ai ouvert le plus grand nombre possible. La pièce qui se trouvait derrière chacune d'elles avait une fenêtre donnant sur la mer. Il y avait au milieu de chacune de ces pièces un cube en pierre dans lequel vrombissait une machine incompréhensible, ou bien se débattait un poisson doré, ou flottait une sphère en cristal, ou encore se tenait, les jambes ballantes, me regardant d'un air las, une fillette vêtue, tel un étrange fruit de mer, d'une cuirasse de nacre rosée. Dans une autre pièce, une sauterelle de la taille d'un gros

chien, avec une goutte d'eau entre les mâchoires, te dévisageait de ses yeux d'aveugle.

Suivaient d'autres salles et toujours d'autres encore, mais je renonçai bientôt à interroger les portes fermées, si nombreuses que fussent les surprises qui m'attendaient derrière, car j'étais impatient d'arriver devant l'Issue. Je marchais depuis des heures sur les dalles de pierre lustrée. De place en place, il y avait dans les murailles extérieures de larges ouvertures symétriques par lesquelles tu voyais, de tous côtés, le ciel et la mer. Les mouettes se tenaient sur les larges rebords, dardaient un œil rouge à l'intérieur, mais n'osaient pas en violer l'ombre de leur vol. J'étais sur le point de ne plus croire aux histoires des insulaires et je commençais à remâcher l'idée d'un retour à mon navire, quand je passai sous une haute voûte de porphyre et entrai dans la salle du grand portail. La salle était parfaitement ronde et je comptai onze autres entrées identiques, tout autour, creusées dans la même pierre rouge. On pouvait à peine distinguer celles qui étaient du côté opposé en raison de l'immensité de la salle. Je me trouvais, pensai-je, juste au centre du palais, sous la voûte semblable à un crâne qui se voyait depuis le large et dont l'intérieur, observai-je alors avec stupéfaction, avait été peint pour figurer les volutes d'un cerveau : le trône de substance vive et mortelle de l'âme humaine.

Juste au milieu de la salle se trouvait quelque chose qui brillait comme l'éclair sous la coupole munie, à son apex, d'un vaste jour circulaire d'où tombait une colonne verticale de lumière pure, signe que le soleil se trouvait en permanence au-dessus de cette île. La brillance au loin était le portail qui m'aveuglait de sa flamme, tandis que j'avancais vers le centre de la salle en levant le bras pour me protéger les yeux. C'est ainsi qu'aux jours de ma jeunesse je me jetais de la proue de mon navire dans la mer étincelante, arrondie de toutes parts, et que je nageais droit sur le soleil, remontant la piste de ce rayon tressaillant où le feu se mêlait à l'eau en proportions toujours changeantes.

Quand je parvins devant l'Issue, je demeurai interdit, le cœur figé, car au même instant, en son centre apparut le gardien, comme s'il m'avait attendu là depuis la nuit des temps. Nous nous regardions avec obstination, décidés à ne nous écarter pour rien

au monde, car il avait juré aux dieux d'arrêter les intrus même au prix de sa vie, tandis que moi, je voulais savoir ce qu'il y avait de l'autre côté, et ma volonté me tenait lieu à la fois de serment et de dieu. Devant le portail, nous nous tenions face à face, les yeux remplis de férocité.

Le gardien était un homme robuste d'environ cinquante ans. Une cicatrice semblable à celle qui barre ma tempe gauche barrait aussi sa tempe, mais à droite. Il portait des vêtements semblables aux miens, mais il était gaucher, car il avait fixé son sabre dans son fourreau sur la hanche droite. Ses bottes avaient peut-être été fabriquées par le même cordonnier que celui qui avait fait les miennes, mais alors il s'était trompé sur les deux lettres de son nom, marquées dans le cuir de la tige : celles du gardien étaient étrangement inversées.

Je fis un pas et il avança lui aussi. Je voulus le contourner et il me bloqua, se jetant pile du côté où je voulais passer. Je le bousculai et il me bouscula aussi, ses paumes appuyées contre mes paumes. Rouge de colère, j'ai tiré mon poignard de ma ceinture, et au même instant il tira le sien. J'ai visé son cœur de la pointe de mon couteau et – qui me croira ? mais qui peut croire aux envoûtements et à la sorcellerie ? – nos lames se sont retrouvées pointe contre pointe comme jamais cela n'est arrivé et comme il est impossible que cela arrive. Je jetai mon couteau par terre, convaincu qu'il ne me servirait à rien, et c'est ce qu'il fit lui aussi, comptant bien plus, peut-être, sur les puissances diaboliques de ses sortilèges.

Nous restâmes face à face, essoufflés comme deux hommes qui n'étaient plus de la première jeunesse, à nous observer avec désespoir. Je me relevai et repris le combat de toutes mes forces, mais en vain. On aurait dit qu'il avait mille bras et des centaines de corps. Il occupait en permanence, de sa tête barbue, de son large torse, de son gros ventre, de ses cuisses bien dessinées, chaque recoin de la surface étincelante de l'Issue. Ce furent des heures de corps à corps, d'essoufflements, de cris et de jurons, répercutés par les lointaines parois de l'enceinte.

Je regardais le gardien qui avait découragé tous ses adversaires et je cherchais le moyen de me montrer plus malin que lui. Je me mis à suivre ses mouvements. Je penchais la tête en

le regardant par en dessous, et il faisait pareil. Mais quand je la penchais à droite, il la penchait à gauche et ainsi il trouvait toujours le moyen de me bloquer. J'inclinai mon corps et il faisait de même. Je levais le bras gauche et il levait le droit. Je portais ma main à mon cœur : il avait le sien à droite ! Le monstre n'avait que l'apparence de la créature humaine, sous la peau, il était inversé comme la main gauche l'est par rapport à la droite. Je me relevai devant l'Issue (la seule de notre monde, m'avaient assuré les femmes omniscientes, aux bouches crénelées, du marché aux fruits) et je m'appuyai torse contre torse, mes yeux dans ses yeux, ma bouche sur sa bouche, les mains et les pieds sur ses mains et ses pieds, pesant de toutes mes forces sur son corps dur et glacé. Nous avons cogné nos fronts l'un contre l'autre jusqu'à les marquer d'un bleu.

Je ne parvins pas à passer. Ma stupéfaction n'avait plus de bornes. Je m'étais attendu à une lutte difficile contre le tout-puissant gardien, je m'imaginai bien qu'à la fin je me retrouverais à me débattre dans mon propre sang, mais tant d'opiniâtreté me déconcertait. J'étais à peu près de la même stature que lui : pourquoi ne pouvais-je pas l'envoyer valser pour enfin passer de l'autre côté ? Était-ce mon destin de ne jamais voir les trésors dans les flancs des épaves, les statues pâles, la lumière trompeuse des profondeurs ?

Je restai là-bas des jours entiers, d'abord cherchant une faille dans la défense du féroce gardien, puis gisant résigné sur le sol, enfin envahi par la colère et frappant des pieds et des poings dans ses pieds et ses poings toujours là pour m'arrêter, puis de nouveau dépité, allongé par terre... Je finis par m'asseoir sur les dalles froides et il fit de même. Je m'allongeai de tout mon long et, le menton sur les mains, je réfléchis jusqu'à sentir mon cerveau sur le point d'éclater. Le robuste gardien était, visiblement, aussi fort que moi. La vigueur corporelle s'était révélée inutile, je ne pourrais l'écarter que par une ruse qu'il me fallait élaborer dans les plus brefs délais.

À travers la grande ouverture azurée du sommet de la coupole circulaient en permanence, baignés de lumière, des groupes d'anges, plus agaçants que des moustiques. Ils s'approchaient de moi, ils me donnaient des conseils idiots, me parlaient de

dogmes et de mystères, ils m'ennuyaient avec leurs visages gris qui ne savaient ni rire ni pleurer. D'autres se tenaient, identiques et évasifs, aux fenêtres hautes et étroites de la salle, peintes en deux tonalités de bleu, celle de la mer au-dessous et celle du ciel au-dessus, et leurs jambes pendaient à l'intérieur.

Les anges avaient infesté tout l'Archipel, cet été-là. D'autres années, ç'avait été les harpies, et il y a plus longtemps, des pierres molles et transparentes comme les méduses, qui avalaient les gens et en recrachaient quelques instants plus tard les os et le crâne. Les anciens se souvenaient aussi des femmes nues de la mer, qui sortaient jadis de l'écume des vagues pour exhiber entre leurs mains leurs œufs gros comme des citrons, chacun avec un petit homme recroquevillé dedans. Et chaque petit homme ressemblait au pêcheur et lui demandait, en lui disant papa, de l'emmener chez lui dans sa cabane. Les anges n'étaient pas les pires de toute la clique d'étrangers qui, en ce temps-là, envahissaient l'Archipel, mais ils s'étaient rendus insupportables aux habitants de l'île en raison de leur éternel baratin : ne vole pas, ne tue pas, ne convoite pas la femme de ton prochain... Souvent les bateliers se disaient que les pierres mangeuses d'hommes de leur enfance étaient plus humaines. À présent, les anges se tenaient comme les mouettes sur le rebord des fenêtres, tournant la tête d'un côté puis de l'autre, faisant peut-être des paris sur qui en sortirait vainqueur, car je voyais du coin de l'œil l'étincelle d'une pièce de monnaie lancée en l'air et plaquée avec agilité en une claque de la main droite sur le dos de la main gauche. « Face ! » criaient les uns, « Pile ! » criaient les autres, mais je ne pressentis rien du dénouement de la lutte jusqu'au moment où l'un d'eux lança un cri, d'agonie ou de triomphe, à en faire résonner la voûte entière. Sa pièce de monnaie qui, en l'air, avait paru translucide comme une aigrette de pissenlit, il se l'était atrocement entrée dans la chair de la main gauche, où elle était tombée sur la tranche. On ne voyait plus qu'un arc de la tranche cannelée, comme un gros poisson arqué, sur le dos de la main ensanglantée. Au cri d'oiseau blessé du malheureux ange, je reçus d'en haut la bonne idée.

Les étoiles au ciel ne nous donnent pas seulement, à nous, les créatures humaines, de la force et du courage, elles nous donnent

aussi la sagesse. Il arrive souvent qu'un petit navire rapide, aux voiles bien coupées, coule de lourds galions dont les canons tirent en vain au milieu du vide. Je me souvins finalement de l'histoire d'un muezzin, sur une des îles, qui ne descendait de son minaret que pour traire ses chèvres. Il avait entendu, et il répétait à qui voulait l'entendre, que dans une lointaine contrée, dans un désert, une petite créature semblable à une belette triomphait du grand serpent cobra en usant d'une astuce étonnante : face à l'énorme reptile, dans l'ombre de son capuchon, la créature de Dieu nommée mangouste se mettait à danser, en haut, en bas, d'un côté et de l'autre, et le ver l'imitait, la tête levée et la queue enroulée dans la poussière. En avant, en arrière, à gauche, à droite, avant, arrière, gauche, droite, avant, arrière... ainsi de suite et de plus en plus vite, jusqu'à ce que le serpent en arrive à croire qu'il pouvait anticiper d'une seconde seulement le mouvement de son ennemie. Quand la vitesse était telle que tu ne voyais presque plus les deux têtes bouger de manière identique, la mangouste changeait soudain son mouvement ; au lieu d'aller à droite, elle s'inclinait à gauche, et le ver, en se penchant de l'autre côté, découvrait sa nuque pendant un court instant. La mangouste lui bondissait alors sur le dos avec la rapidité de l'éclair et le tuait dans un cri de victoire.

L'exemple de la mangouste me revigora. Je bondis alors sur mes pieds et je me dirigeai de nouveau vers la grande Issue, la seule de notre monde. Pas du tout étonné, le gardien sortit lui aussi de son repaire, décidé et paraissant remis. Je demeurai quelques minutes immobile, la tête penchée, mettant au point mon piège. Je le formai sur quarante pas, dans les six directions que l'esprit humain pouvait penser : avant, arrière, à gauche, à droite, un saut, accroupi. Difficile à apprendre, mais ensuite, facile à retenir (car les pas se répétaient dans un ordre subtil dont on percevait le sens peu à peu), ma danse était symétrique et souple comme une toile d'araignée. Quand je levai le regard, je croisai le sien et je devinai dans son corps une sorte de frisson. Avec un pas à gauche, j'entamai, lentement, la danse mortelle, la danse finale, la danse de toutes les danses.

Je posai dix fois de suite mon piège de pas, chaque fois un peu plus rapidement. Ensuite encore dix fois. Puis dix autres

fois. Le monstre s'avavançait, reculait, se penchait à droite et à gauche sans se tromper, bondissait et s'accroupissait au même instant que moi, avec une précision d'astrolabe. Je reprenais au début la même suite de mouvements, avec une rapidité accrue, jusqu'à sentir mes épaules se déboîter et mes genoux se démettre. Après la quarantième répétition identique, échauffé comme si j'étais dans les flammes, je fis le premier geste décalé. Violent et ahurissant, comme si j'avais un bras de plus ou bien qu'un autre corps avait poussé dans mon corps. Mais le monstre ne faillit pas. Au même exact instant, au même dixième de seconde, il se détourna lui aussi du trajet ordinaire et emprunta une voie incon nue. Nous nous retrouvâmes torse contre torse, nous revîmes nos yeux pleins de haine, nous écorchâmes nos poings contre les poings de l'autre, le hurlement de l'un contre le hurlement de l'autre.

Je repris avec des forces décuplées. Je posai mon piège des centaines et des milliers de fois, je modifiai tellement le mouvement, et si souvent, que le changement lui-même devint partie intégrante de la danse et aussi facile à deviner que les quarante pas du piège. C'est pourquoi, sans doute, le gardien ne se trompait jamais, même devant des gestes d'une rapidité inouïe. Des milliers de fois, des millions de fois, plusieurs fois tous les grains de sable et plusieurs fois toutes les larmes versées dans le monde, je repris la danse au début, sans comprendre que j'étais entré dans mon propre piège et que j'y dansais une danse mesquine et stérile, qui ne pouvait pas mener à la victoire.

Quand je réalisai soudain, parce que les anges me le crièrent, que la lutte n'était pas une lutte, mais une danse sans commencement, sans fin et sans marges, je renonçai aussi au piège et à la ruse de la mangouste. J'oubliai le gardien et je ne fis plus que vivre dans le feu éternel de la danse, sans but, sans besoins, sans tenir compte de rien. Je dansais de toutes mes forces, je dansais avec vingt cœurs et huit bras, je dansais avec des milliers de jambes, je dansais avec les six dimensions jaillies de mes reins et avec la lance du temps qui me sortait de sous le sein gauche. Bientôt je ne dansais plus, j'étais dansé, je ne faisais que fourrer bras et jambes dans les bras et les jambes de la danse. J'avais rempli de mon corps tout entier, de mes intestins dévidés, de mes

veines, de mon sang et de ma bile, de ma colonne vertébrale, toute l'étendue du grand portail, ne laissant pas le moindre espace qui ne fût rempli de sang, de sperme, de dents et d'ongles, de milliers d'yeux et de milliers d'oreilles et de milliers de doigts et de milliers de lèvres. Je dansais la spirale d'Archimède, je dansais le nombre d'or, je dansais la suite de Fibonacci, je dansais les groupes de Lie, je dansais la danse sacrée des quaternions et des octonions. Je dansais la genèse de l'espace à l'échelle de Planck et la naissance du temps de causalité, et les hideux écrans des équations de Bekenstein et les 10^{500} univers possibles, impossibles, probables, improbables, et la poudre des galaxies de Laniakea, la poudre de poudre de poudre de galaxies, la poudre de poudre de poudre de mondes... Je dansais le feu non éteint, éternellement allumé et éteint, calcinant l'espace logique de l'esprit. Je dansais l'icône en or fondu de la Divinisation.

Je dansais à présent d'un côté et de l'autre de l'Issue, j'étais le portail, j'étais le gardien, j'étais la ronde des anges, j'étais le palais, j'étais la mer. Le cerveau, le cœur et le sexe, si souvent en désaccord jusque-là, étaient maintenant un seul organe, dont la pensée coulait dans les sens, et les sens dans la volupté, et la volupté se changeait de nouveau en pensée, et le tout me traversait la peau et se déversait dans la peau du monde et la perçait elle aussi pour se déverser, dévastatrice et torrentielle et indomptable, dans l'icône du Tout, qu'elle brisait de la même façon pour se déverser dans l'éternel et incompréhensible Rien.

Quand la danse cessa, j'étais de nouveau sur le seuil du grand portail. Il n'y avait plus personne au-delà. Mais je ne trouvai plus en moi la moindre raison d'entrer. Je me détournai et traversai de nouveau la salle, sous les yeux des anges aux fenêtres, je sortis par l'arche en porphyre, je parcourus de nouveau les longs corridors sans plus vouloir ouvrir la moindre porte. Je sortis sous le soleil égal de midi, passant l'anneau de rochers, à côté du figuier aux fruits violets, et je retrouvai ma barque tirée sur le rivage. L'Archipel avec la mer comme du verre, brillant tant et plus, et avec ses îlots boisés me parut d'une beauté dépassant notre capacité pour la nommer. J'arrivai à mon navire prêt à affronter les mers, la peau tannée par le sel et les tempêtes. Et c'est ce

que je fais encore aujourd'hui, car tel est le sort de l'homme sur terre. Un jour, je rentrerai à la maison, mais pas tant que je sentirai une once de vigueur en moi. Et à mon dernier souffle, j'espère pouvoir me dire, apaisé, la main sur le côté droit de la poitrine, sur le cœur intrépide : il devait en être ainsi.

MELANCOLIA

Les ponts

Maman était partie un matin faire les courses et n'était jamais revenue. Il s'était passé des semaines ou des mois, ou des années, en tout cas de nombreux, très nombreux jours, impossible à compter, tous pareils, car, à partir de l'instant de l'abandon, tout était devenu muet, figé, et l'enfant avait aussitôt perdu la notion du temps. Au commencement, il avait gardé l'espoir que maman reviendrait, qu'il entendrait soudain la clé dans la porte, comme à cette époque où il laissait tout tomber pour courir dans l'entrée à la rencontre de cette femme très grande qui passait le seuil, chargée de cabas. « Tu m'as rapporté quoi ? » lui demandait-il et, sans attendre la réponse, il commençait à fouiller dans son sac à main pour y trouver, comme toujours, des bonbons dans du papier alu rouge ou vert, des biscuits ou un petit chocolat dans un emballage à fleurs. Quand il lui semblait entendre le cliquetis de la clé, il laissait tout tomber et courait dans l'entrée, il collait son oreille sur la porte peinte, mais il n'entendait de l'autre côté qu'un bruit éteint, celui du courant d'air noir qui traversait l'escalier de l'immeuble. Il retournait dans la cuisine, déçu, et il se recroquevillait sur le sol, dans le coin sous la grosse radio, pour pleurer doucement. Mais il se reprenait vite, car il s'était habitué finalement à sa nouvelle vie qui n'était pas dépourvue d'un charme triste et étrange.

Depuis une éternité de temps, il vivait seul dans l'appartement vide, immobile dans son énigme, dans ses lignes qui ne variaient que par l'illusion des perspectives, quand l'enfant passait d'une pièce à l'autre par les portes toujours grandes ouvertes. C'était l'appartement modeste de gens simples et pas très fortunés. Les

murs étaient peints de motifs naïfs, répétés à l'infini, différents dans chaque pièce, comme au dos des petits éléments cartonnés du jeu des contes en morceaux, avec lesquels il jouait plusieurs fois par jour, recréant les paysages féeriques de *La Reine des neiges* et de *La Fée du sureau*. Chaque meuble, dépareillé, avait été acheté au prix de nombreux sacrifices, l'un après l'autre, mais étrangement, au bout d'un moment, ils avaient perdu leur superbe d'objets solitaires et se fondaient les uns dans les autres, les tables et les sofas et les buffets et les lits avec abattant tapissé pour ranger les draps, et la coiffeuse avec son miroir et les chaises, chacun trouvant sa place exacte et prédéterminée où s'immobiliser une bonne fois pour toutes. Depuis un moment, plus aucun nouveau meuble n'était apparu, tout était resté toujours identique, comme enfermé dans un cristal de temps, et le garçonnet faisait parfois justement un lien entre la disparition de maman et le degré d'accomplissement de la maison. Il n'y avait plus rien à y faire entrer, pas même les bonbons dans du papier alu coloré, pas même les dents de métal de la clé de la porte d'entrée.

La maison était parachevée et le calme était total. De toute la journée, l'enfant n'avait rien d'autre à faire que de passer d'une pièce à l'autre, regarder attentivement chaque petite chose, chacun des détails qu'il avait totalement ignorés autrefois, mais qui se révélaient tous, à présent, comme les milliers de facettes de la monotonie. Dans la cuisine, ses pieds nus frottaient sur le sol mosaïqué où il avait toujours vu des visages et des constructions étranges, il observait les tuyaux mastiqués en rouge sous l'évier, il posait le doigt sur les fibres de filasse qui dépassaient du mastic, rêches et sales, il regardait aux murs les boîtiers électriques brossés de chaux par négligence du badigeonneur, et les bouches d'aération encrassées de toiles d'araignée noircies. Le buffet vert, surtout, parce que très ancien, aux vitres ébréchées, avec quelques tasses de porcelaine alignées, de celles que tu ne pouvais jamais atteindre, pas même en prenant la chaise, l'attirait beaucoup, parce que non seulement il avait l'air très vieux et bizarre, mais qu'en plus il sentait le vieux, la poussière, le poison pour les mouches et la peinture, et cela te donnait envie de sortir ses tiroirs bloqués pour récupérer va savoir quel bouchon de liège avec quelque chose d'illisible écrit dessus, ou une lime rendue

inutilisable par la crasse accumulée sur sa langue rouillée, ou encore un morceau d'ébonite cassée : le manche d'un quelconque tournevis dont le fer se trouvait dans un autre tiroir... Il y avait aussi la porte-fenêtre qui donnait sur le balcon, mais dans la journée elle était fermée à clé. Tu voyais, à travers, les cimes des peupliers chargés de bourre et, au-delà, un immense bâtiment en brique, aux innombrables fenêtres à barreaux, la fabrique de caoutchouc Quadrat. Son fronton qui déchirait les nuages portait une grande fenêtre ronde. Avant que maman ne disparaisse, l'enfant voyait de temps en temps une silhouette humaine se dessiner sur le grand cercle obscur et n'arriver qu'à sa moitié : un ouvrier sorti fumer à ces hauteurs incommensurables. Parfois, l'enfant lui adressait un signe de la main, depuis le balcon, et l'ouvrier lui répondait par des mouvements bien plus amples. Mais ensuite, il n'avait plus jamais vu personne là-haut. Lumineuse, la cuisine était presque transparente le matin, devenait sans vie, comme un dessin, vers midi, et le soir la lumière s'y faisait rouge sang, très sombre, peignant les murs en larges rayures d'ambre. Parfois, l'enfant attendait des heures pour voir l'effet de ces changements de lumière sur le dessin de la toile cirée couvrant la table : les tarins, les canaris, les oiseaux bleus sans nom connu alternant avec des chenilles et des lucanes. Il avait fini par arriver à saisir l'instant exact où le dessin prenait trois dimensions et s'élevait si joliment au-dessus de la table qu'il te semblait que les insectes et les oiseaux étaient vivants. Tard le soir, quand le soleil descendait derrière la fabrique, il ne restait de la toile cirée que son lustre terni dans la pénombre, et, dans toute la cuisine, l'odeur chimique qui avait soudain fleuri comme un magnolia.

Le vestibule de l'entrée était navrant, tout en longueur et sombre. Au mur, il y avait un tableau avec quelque chose d'indistinct derrière le verre maculé par les mouches. Il y avait aussi des fils noircis coincés ici et là par des sortes de punaises, en réalité des clous avec une petite couronne en carton, et un tableau de fusibles que l'enfant n'avait jamais eu le droit de toucher, mais à présent il y touchait quand même parce qu'il n'y avait plus personne pour le gronder. Désormais, il passait son temps certains jours à dévisser les gros bouchons de porcelaine de leurs supports filetés, à regarder leur surface, rèche ou émaillée, les petites

plaques et les fils de cuivre qui reliaient leurs pôles éloignés. Quel grincement étrange produisait leur dévissage du tableau ! Il les posait par terre et les poussait l'un contre l'autre en se réjouissant du bruit de billes de marbre qu'ils produisaient. Dans l'entrée se trouvait aussi le débarras, rempli de sacs et de vieux vêtements, où l'enfant restait souvent dans le noir complet. Car en refermant les deux portes étroites, peintes de la même couleur blanche, tu te retrouvais sans le moindre rayon de lumière. Tu pouvais y rester, dans une odeur de vieux édredons et de bottes éculées, jusqu'à en avoir peur ou, mieux encore, tu pouvais prendre deux pierres rondes pour les cogner l'une contre l'autre et te réjouir de la flamme pâle qui en sortait et dans laquelle on voyait un instant les murs perlés du débarras. Mais la plus grande partie de la journée, l'enfant la passait dans la salle à manger.

C'était la plus grande pièce de l'appartement. Elle était toujours pareille, toujours pareille. Et si le garçonnet y mettait le désordre, laissait les pièces de son jeu sur la table ou dérangeait les tapis, le lendemain tout était comme avant. Le long des murs de la salle à manger, il y avait des meubles, sur des pieds fins, des meubles pas chers, vernis grossièrement : des armoires, un buffet sur lequel était posée la grosse radio, un sofa sous une couverture à pompons, une bibliothèque où se trouvaient quelques livres et plusieurs bibelots hideux mais que l'enfant aimait bien. Ils étaient vides à l'intérieur, quand tu les soulevais, tu voyais le trou dessous, où tu pouvais enfoncer le doigt. Tu pouvais les tâter de l'intérieur le plus loin possible : ils étaient comme au-dehors, mais en négatif. Et leur intérieur était plus rêche, sans vernis par-dessus. L'enfant avait également lu des livres, mais c'étaient des livres qui ne l'intéressaient pas et, dans la plupart des cas, ils étaient impossibles à lire : pleins de schémas, de tableaux de chiffres, ce n'étaient pas des contes ou des romans d'aventures. C'étaient des livres pour les grands. Il avait désormais l'éternité à sa disposition, mais quoi que cela pût signifier, il savait que jamais il ne lirait la plupart des livres de la bibliothèque. L'un d'eux avait au milieu un cahier de pages épaisses et luisantes avec des photos. C'étaient des gens en train de faire des choses confuses. Un autre avait une couverture noire avec écrit dessus

en vert *Nebunul din Brent*¹. Un troisième n'avait pas de photos et seulement des dessins à l'encre noire. Il s'intitulait *Seri albastru*². Le plus gros portait comme titre, écrit horizontalement sur le dos, *Impudica moarte*³. Jamais leur contenu ne variait. Tu pouvais ouvrir un livre cent fois à la première page : les mots étaient les mêmes, toujours les mêmes, toujours les mêmes mots. Et cela se passait à chaque page. Les livres se trouvaient derrière des vitres coulissantes. En avant de ces vitres, à un demi-mètre au-dessus du parquet, le meuble faisait un rebord où il pouvait grimper et se tenir pendant des heures, car la bibliothèque n'était pas tant un rangement pour les bibelots et les livres qu'un meuble que tu pouvais escalader. Il passait des après-midis entiers assis dessus, adossé à la vitrine, les bras posés à l'horizontale sur le haut du meuble. Il avait ainsi devant lui la fenêtre qui donnait elle aussi sur la fabrique de caoutchouc mais par laquelle on voyait les choses confusément à cause du rideau poussiéreux, presque noirci, qui pendait à la tringle en bois jaunâtre. D'en haut, depuis le rebord de la bibliothèque, l'enfant avait vue sur toute la salle à manger plongée dans l'immobilité. Chaque forme était nette et parfaite, chaque coin de meuble brillait dans une solitude sans marges. L'air était froid et silencieux. La lumière se fanait imperceptiblement vers le soir.

Quand dehors tombait le crépuscule, dans la salle à manger l'air devenait marron, délicat, et le silence pesait sur l'enfant de toutes ses forces. Lassé de contempler le grand napperon sous le verre de la table du milieu, entourée de ses chaises, il allait dans le coin allumer la radio. Il écoutait jusqu'à la nuit les mélodies vieilles et nostalgiques, interprétées par de grands orchestres de jazz, de rêveuses voix de femmes, des mélodies qui s'enchaînaient sans interruption et qu'il avait fini par connaître par cœur, car c'étaient toujours les mêmes, quinze ou vingt morceaux répétés

1. « Le fou de Brent », roman de Chiril Tricolici, 1963, à propos du « pilote de Hiroshima ». (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2. « Soirées bleues », roman de Costache Anton, 1960, mettant en scène les tribulations d'enfants et de jeunes adolescents.

3. « Impudique mort », un roman fictif de Dagmar Rotluft, auteur inventé par Mircea Cărtărescu et que l'on retrouve à travers toute son œuvre.

dans le même ordre. Les paroles étaient incompréhensibles, elles étaient dans une langue étrangère, mais l'enfant en connaissait quand même chaque mot : « hari nabil at roe vazalaa, nabil roe azul... » ou « govagna mag, zu de ne maghi... » Il restait là pendant des heures, accroupi sur le sol et écoutant, et murmurant avec la voix de la radio, jusqu'à l'arrivée de la nuit et jusqu'à ce que, de l'œil magique de la radio et de l'ampoule invisible qui éclairait l'échelle des longueurs d'onde et les noms de villes inconnues, coule sur les boucles de l'enfant, sur son petit visage aux lèvres murmurantes, une lumière semblant venir d'un autre monde. Cette lumière était pour lui inséparable de la musique, et la vieille radio très volumineuse, avec ses touches en ivoire et l'œil magique vert intense, était d'autant plus précieuse qu'elle produisait la seule perturbation dans l'appartement hermétique et vide où le garçonnet devait vivre. Accroupi devant l'appareil, par terre, avec son reflet dans le bois laqué des portes du buffet, le garçonnet semblait prosterné devant l'idole, hypnotique et cruelle, de la mélancolie.

Les premières étoiles apparaissaient quand il allait se coucher. Il n'utilisait plus, comme auparavant, le lit dans sa chambre donnant sur la rue. Depuis que maman n'était plus rentrée, il dormait dans son lit à elle, dans la petite chambre donnant sur l'arrière de l'immeuble. Il préférait son très grand oreiller, brodé, et aussi l'édredon en satin jaune dans son drap apprêté, qui laissait découvert un large losange de la merveilleuse brillance du satin. Là, avec l'édredon sur la tête, il se berçait un temps, sentant son corps vibrer de fatigue. Avant de s'assoupir, il sentait toujours tout l'appartement se balancer lentement, comme un navire sur une mer prévisible et calme.

Au matin, le soleil aveuglant entrait dans toutes les pièces par les fenêtres larges, faisant étinceler chaque surface, révélant les grains de poussière, chacun d'entre eux, sur les guéridons et les tables de nuit, faisant danser la poussière en l'air, dans son mouvement en spirale comme celui de la fumée de cigarette. L'air passait alors entièrement dans la brillance matinale. Il y avait tant de lumière que l'enfant, lorsqu'il ouvrait les yeux, encore allongé au lit, était obligé de les refermer aussitôt, et il se levait comme ça, les yeux mi-clos, déambulait l'air hagard, en pyjama, dans

les pièces en feu. Ce n'est qu'après être allé à la salle de bains et s'être débarbouillé avec de l'eau glacée qu'il se réveillait et que son esprit, soudain, se remplissait lui aussi de cette lumière tendre et froide. Il regardait autour de lui, il tâtait la douceur de porcelaine de la baignoire dont il n'avait plus besoin, la rugosité des serviettes de toilette dont chaque fibre était dure et sèche, et il posait son regard, étonné, sur la cuvette des toilettes, fixée au sol par de grosses vis métalliques : à quoi pouvait servir cet objet incompréhensible ? Il se souvenait vaguement des temps où il s'asseyait sur l'abattant doux, et ensuite... S'ensuivait quelque chose dont son corps n'avait plus besoin et que son esprit avait oublié. Une flaque d'eau légèrement tremblante se trouvait au fond de l'objet blanc dont le couvercle bleu était relevé.

L'enfant traînait longtemps dans la salle de bains, chaque matin, parce qu'il pouvait s'y regarder dans la glace. Il ne se voyait qu'à partir des clavicules, dans le bas du grand miroir au-dessus du lavabo. Il regardait attentivement son visage mince, où rien ne pouvait lui plaire, les yeux foncés, le nez droit, les lèvres un peu trop pleines pour un garçon. Il regardait son cou fragile, sous la peau duquel se dessinaient les muscles qui tournaient la tête d'un côté et de l'autre. Il se regardait dans les yeux en essayant de se souvenir d'au moins quelques aspects de sa vie d'avant, au moins comment il s'appelait et quel âge il avait. Mais les souvenirs qui lui traversaient l'esprit comme l'éclair, le remplissant brusquement, de loin en loin, de la flamme intense et intensément douloureuse de la nostalgie, se dissipaient avant qu'il puisse les retenir, comme si l'enfant avait eu en main des fruits mûrs qui disparaissaient avant qu'il ne les porte à sa bouche et ne puisse en sentir le goût. La chevelure noire, ondulée, avait poussé pendant un temps, puis était restée toujours pareille, encadrant son petit visage grave et muet. Sous les yeux, il avait des cernes violets, aux contours délicats. Ses iris étaient noisette et limpides. Qui était-il ? Ses souvenirs immédiatement dissous, comme s'ils lui étaient parvenus depuis une autre vie, ressemblaient à ces morceaux de carton qui lui servaient à jouer à l'infini, composant, sur la table de la salle à manger, des tableaux avec des princes, des châteaux et des filles dans des cercueils de verre. Son propre visage dans le miroir ne lui parlait pas assez, même s'il semblait lui en dire

un peu plus chaque jour, comme s'il s'était rendu dans un musée immense et vide qui n'aurait abrité qu'un seul portrait, devant lequel tu arrivais après être passé par des pièces et des couloirs interminables, mais que tout ce chemin était récompensé par la subtilité, le fantastique et l'énigme de ce seul tableau que tu ne pouvais te lasser de regarder. Il se déprenait difficilement de la fixité de ses propres yeux, et seulement pour courir, selon son rituel quotidien, jusqu'à la pièce donnant sur la rue, son ancienne chambre, celle où s'étaient produits, se souvenait-il comme en rêve, des faits qu'il préférait étouffer au fond de lui, comme on fait lorsqu'on se protège d'une pensée obsédante et insupportable, en tendant les mains devant soi. Il aurait donné n'importe quoi pour récupérer le plus possible de son ancienne vie, mais pas ça, pas ce qu'il avait vécu dans la chambre de devant et qui à présent se montrait parfois à lui dans une sorte de bouffées d'émotion sans faits ni visages.

C'était, le matin, la pièce la plus lumineuse. En fait, cela n'avait aucun sens de la qualifier ainsi : tout l'appartement était lumineux. Dans la chambre de devant, il y avait quand même comme un gaz incandescent qui rongait jusqu'aux os les meubles et les murs et le pourtour des fenêtres et les grandes surfaces vitrées. Le mot « lumière » semblait sombre et maussade par rapport au halo irréel de rayons aveuglants, de gloire, dont se revêtaient les arêtes des objets, leurs seuls vestiges. Ils étincelaient jusqu'à la dissolution dans la lumière, l'armoire jaune, la table jaune, le lit tapissier jaune, avec son abattant tapissé jaune derrière lequel on rangeait les draps. Il brûlait, le modeste tapis persan « industriel », comme disait maman pour le différencier de ceux qui étaient nobles, faits à la main. Il brûlait, le motif répété au mur : des petits bouquets de fleurs. Mais surtout, bien entendu, il brûlait, le grand miroir de la coiffeuse jaune, devant lequel l'enfant allait le matin pour se voir en entier. Il enlevait sa chemise de pyjama et la laissait tomber par terre. La chemise fine comme du papier et aussi transparente tombait à l'infini, et elle ne touchait même jamais le tapis, parce qu'elle prenait feu et qu'elle se dispersait dans la lumière de la pièce, laissant derrière elle une pâle trace de fumée. Il enlevait aussi son pantalon et il se retrouvait petit et nu, la tête un peu trop grande pour un petit corps aussi fragile,

comme s'il avait été bien plus jeune que son âge. Il lui était difficile de se voir, plongé et fondu dans le rectangle de flamme du miroir, avec lequel au début il se confondait totalement. Peu à peu seulement, des ombres orangées se détachaient de l'or unanime, et, finalement, les épaules, les bras, les côtes, le ventre, les hanches, les jambes se dessinaient sans devenir jamais plus réels. Alors, il regardait indéfiniment ce jumeau en or, il touchait du bout des doigts ses doigts à lui, il collait, soudain accablé de tristesse, sa joue contre sa joue à lui, puis il s'arrachait à sa fascination et se dirigeait vers des lieux un peu plus sombres, mais il conservait sur la rétine, longtemps encore, une tache verte, fluorescente, ayant le contour d'un corps d'enfant. Comme s'il l'avait conduit avec lui à travers l'appartement, cet enfant étranger, en lui montrant les chambres l'une après l'autre, comme à un ami issu des temps anciens.

La lumière du matin s'éteignait vers midi, quand les pièces perdaient vie et semblaient peintes. L'enfant se sentait alors tout bizarre, comme s'il avait vécu dans une carte postale. Le calme était total et aucun mouvement ne venait animer la maison. Chaque objet occupait sa place en silence, semblant respecter une loi inflexible, originelle, lui intimant d'être comme il est et comme il a toujours été, sans changement, sans enfoncement des arêtes et des coins, sans altération dans la couleur des surfaces. La salle à manger était à présent plate, peinte en marron et vert olive, et elle resterait ainsi jusqu'au soir.

À présent, il jouait. Il avait un petit cheval blanc en toile, bourré de quelque chose de nouveau, avec une crinière en fil marron et une selle en plastique rouge. Il avait aussi un clown appelé Hubert. Hubert avait des yeux étoilés et une bouche aux lèvres rougies, très épaisses. Il avait aussi un chat en bois peint en bleu, au visage humain. Il inventait des histoires avec ses trois jouets, mais, aussi diverses que fussent ces histoires, chaque jouet conservait son caractère : le petit cheval était toujours bon, Hubert était méchant et le chat venait au secours du petit cheval, en le libérant de la prison où le jetait le bouffon, en lui ôtant les chaînes qui l'entravaient, en lui remettant les yeux qu'Hubert lui enlevait avec une grande cruauté. Quand il jouait, le garçonnet s'oubliait lui-même. Il était tour à tour le petit cheval, Hubert et

le chat. Ou, plutôt, il était leur scène, leur théâtre où se déroulait toujours la même histoire : le petit cheval était tourmenté encore et encore, de toutes sortes de façons, par le clown, comme ça, sans aucune explication, sans aucune raison, seulement parce qu'Hubert était méchant, et le chat bleu à face humaine se battait contre lui, le mettait en fuite et libérait le petit cheval. Mais le clown revenait, il était impossible d'y échapper. L'émail sur le museau du chat était parti, parce que, lorsqu'ils luttaient, le visage du clown le heurtait de toutes ses forces, et là où étaient autrefois dessinées à l'encre de Chine brillante les moustaches et la petite langue rose, on ne voyait plus à présent que le bois.

Pendant qu'il jouait, le garçonnet parlait continuellement, imitant la petite voix geignarde du petit cheval, celle, brusque, d'Hubert, celle qui était pleine de sollicitation, du chat. C'était le seul moment de la journée où il parlait. La maison résonnait de ses mots, parce que autrement, il y avait tellement de silence. Un après-midi au ciel plombé, tandis que l'enfant parlait à trois voix, il s'était mis à neiger, et les flocons furieux frotaient si fort les larges vitres qu'il s'était interrompu et avait écouté le bruit blanc de la neige qui rendait l'air de la pièce blanc et glacé. Il avait fermé les yeux pour écouter mieux ce frottement unanime, venu de toutes parts, comme si la pièce avait été un igloo au centre de l'Antarctique, résistant comme du verre sous les neiges éternelles. Le lendemain matin, quand il s'était réveillé, il n'en avait pas cru ses yeux : sur tous les carreaux s'épalaient des fleurs de glace, jusqu'en haut, avec d'épaisses tiges de givre et des feuilles translucides, parfaitement dessinées, d'où partaient d'autres tiges et d'autres feuilles, en un entremêlement qui se dissipait dans la ceinture de glace du haut des fenêtres, la seule partie totalement transparente, mais ondulée elle aussi, comme si la réalité de l'autre côté s'était voulue tordue et trompeuse. C'était l'hiver, le plein et grand hiver, la lumière était devenue bleu pâle et le garçonnet voyait avec étonnement combien les choses changent à mesure que les saisons passent sur elles : les cartes à jouer n'étaient plus les mêmes dans cette lumière froide comme l'eau des glaçons, les pièces de puzzle qui formaient la robe de la princesse ou le manoir dans la clairière ressemblaient à des poissons dans un aquarium, et Hubert, le petit cheval et le

chat happaient comme des perdus les couleurs qui semblaient avoir disparu de tout autre objet. Quand la neige commençait à tomber sur la ville, l'enfant aimait aller dans la chambre de devant, souffler sur la couche de givre fleuri de l'immense vitre jusqu'à ce qu'un rond de limpidité apparaisse entre ses mains, et regarder, pendant des heures, la ville entière étalée jusqu'au bord du ciel, couverte de neige.

Depuis que maman était partie faire les courses, toutes les saisons avaient défilé plusieurs fois. Les moments de la journée et les moments de l'année, comme des roues dentées petites ou géantes, mais toutes imbriquées dans le même mécanisme de couleurs et d'ombres, de clarté et de trouble, déroulaient dans les regards de l'enfant les plus fantastiques combinaisons de lumière. Les cheveux du garçonnet, ses joues et son cou, les tricots et les pantalons qu'il portait étaient différents aux matins d'automne, durant les après-midis dorés de printemps, aux crépuscules d'hiver, quand il commençait à faire sombre dès quatre heures, quand la radio jouait doucement, et le garçonnet pensait au tunnel des jours et des nuits par lequel il passait depuis si longtemps sans savoir dans quelle direction il allait.

C'était son monde, sa vie, sa solitude qui allaient durer à l'infini, toujours pareils, toujours différents. Souvent, il restait allongé au lit, sans rien faire, avec seulement un sentiment de dégoût pour les jouets et les livres et les meubles et les murs aux motifs démodés, et les vitres par lesquelles il ne voulait plus regarder. Toujours pareil, toujours différent. Il tournait le dos à la pièce, son petit dos étroit avec les nœuds des vertèbres visibles dans la nuque, et il se plongeait dans la contemplation des motifs de la tapisserie couvrant le dossier abattant du lit, les feuilles tressées et les fleurs poussiéreuses, ressemblant étrangement à celles des vitres enneigées mais tissées de fils colorés, dans des dégradés pâles, torsades de fibres plus fines encore, elles-mêmes torsades de fibres plus fines et ainsi à l'infini, car chaque petit fil, aussi fin soit-il, plus fin qu'un cheveu et qu'un fil de la Vierge, était à son tour la torsade de fils encore plus fins, jusqu'aux limites de la vision et au-delà de ces limites. Dans les motifs de l'abattant tapissé du lit, le garçonnet voyait tout ce qu'il voulait voir : des batailles, des villes inventées, des enfants jouant à l'arrière d'un

immeuble jaune, dans le crépuscule, un instant avant que les voix des parents ne les rappellent à la maison.

Ainsi allait la rotation du mécanisme étincelant des jours et des saisons, ayant en son centre l'appartement où se trouvait un enfant prisonnier, ainsi passaient, l'un après l'autre, les matins, les après-midis et les soirées de printemps, les matins, les après-midis et les soirées d'été, les matins, les après-midis et les soirées d'automne, les matins, les après-midis et les soirées d'hiver, et de nouveau ceux de printemps, et tout aurait été d'une insupportable, d'une accablante monotonie, si les nuits n'avaient soudain ouvert, comme les fleurs nocturnes ouvrent leurs pétales, toutes les portes et toutes les fenêtres de la maison. Car, après s'être endormi dans le lit de sa mère dans la petite chambre, bercé par la volupté des draps toujours frais, comme de diaphanes voiles de navire, par la profondeur de l'oreiller brodé et par la pesanteur chaude de l'édredon de satin, après avoir descendu sans heurt les quatre marches du sommeil, s'allongeant sur la dernière, la plus basse, et s'être endormi là comme un chat lové dans sa propre douceur, l'enfant ouvrait soudain les yeux, en pleine nuit, complètement réveillé, et il se souvenait, avec le même plaisir que s'il avait pensé que l'attendait un bol de fraises sur la table de la salle à manger, qu'il pouvait à présent sortir sur le balcon, et qu'il pouvait ouvrir en grand la fenêtre dans la chambre de devant, pour qu'entre l'air enivrant de la nuit.

Il l'avait su dès la première nuit, perdue dans les profondeurs du temps, après que maman était partie faire les courses, oubliant ensuite de revenir. Alors il s'était brusquement réveillé, peut-être moins d'une heure après s'être endormi, il avait levé la tête sur l'oreiller et il avait regardé, effrayé, autour de lui. La chambre était baignée par le clair de lune. La lune se voyait par la fenêtre, parfaitement ronde, au-dessus de la fabrique de caoutchouc Quadrat. La vitre diffusait sa lumière, la faisait briller encore plus sur les objets dans la pièce, sur le lit, sur le visage de l'enfant. Maman était-elle rentrée ? Une sueur froide l'avait couvert à cette pensée, et le garçonnet se leva rapidement, bondissant sur ses pieds. Il alla dans la cuisine, hésitant en chemin dans la lueur mélancolique et bleue, et, là-bas, il découvrit que la porte du balcon, par la vitre de laquelle on voyait aussi la fabrique, était largement ouverte,

après être restée fermée à clé toute la journée. Naturellement, maman n'était ni dans la cuisine ni ailleurs dans l'appartement à la fois lumineux et sombre, mais peut-être qu'elle était à la porte d'entrée, peut-être que le cliquetis des clés dans la serrure était ce qui avait réveillé l'enfant.

Dans le vestibule régnait un silence mat, d'avant l'apparition de l'oreille en ce monde. Mais la porte n'était plus fermée à clé : l'enfant l'ouvrit facilement, en appuyant sur la poignée de cuivre, amincie d'avoir été utilisée par tant de mains au fil du temps. Sauf que de l'autre côté, il y avait de la terre, humide, pleine de petites racines, dans tout l'encadrement de la porte, comme si une marée de terre avait rempli toute la cage d'escalier de l'immeuble. La glaise était dure et sentait fort, comme une fosse creusée depuis peu. Il y pressa son doigt, et fut convaincu que personne ne pouvait sortir par là ni entrer. La terre paraissait très épaisse, peut-être d'une épaisseur sans fin. Il referma la porte blanche, à présent encore plus blanche, sur la terre qui en emplissait l'encadrement et il retourna à la cuisine. Il sortit sur le balcon et le parfum des belles-de-nuit le submergea aussitôt. Maman mettait toujours, l'été, des belles-de-nuit dans des caissettes sur le balcon. La nuit, ses fleurs, bien que très banales, comme des petites étoiles en papier, sentaient plus fort que n'importe quelle autre fleur, un parfum amer et sucré et triste comme les mélodies, toujours les mêmes, de la vieille radio, ou comme lorsque l'enfant se regardait dans la glace. Quand l'air était humide et que le temps tournait à la pluie, ce parfum fleurissait encore plus fort. Alors maman prenait la chaise de la cuisine et elle s'asseyait là, sur le balcon, une heure ou deux, et quand elle rentrait dans la maison, ses cheveux bouclés semblaient entièrement faits du parfum des belles-de-nuit.

Durant cette première nuit, l'enfant était resté lui aussi sur le balcon, en pyjama, appuyé à la balustrade qui lui arrivait presque jusqu'aux épaules, à sentir sur son visage le vent nocturne. Il ne s'étonna nullement qu'autour de la pleine lune se trouvent beaucoup plus d'étoiles qu'il n'en avait vu jusque-là, en fait des millions et des millions d'étoiles. Seule la fabrique de caoutchouc formait comme un tertre gigantesque, noir de goudron, sur le ciel tout entier chargé de lumière. Il rentra dans l'appartement

et, sans allumer, il ouvrit toutes les fenêtres de toutes les pièces. À présent, par la maison passait la nuit, son vent noir et étoilé. Il n'y avait plus aucune différence entre dehors et dedans. La nuit, avec la lune et ses étoiles, avec son parfum froid et chaud en même temps, chaud avec des mèches de fraîcheur, remplissait chaque pièce, faisait des tourbillons partout, se collait au miroir et aux meubles brillants, coulait dans les lavabos et dans la cuvette des toilettes, se glissait dans les deux trous des prises, entrait par le couvercle en contreplaqué perforé à l'arrière de la radio. La nuit pénétrait aussi dans le corps de l'enfant, par ses narines et par ses pupilles, le remplissait de l'intérieur comme ce quelque chose de doux et de fluide dont est gorgée la coque brillante des berlingots. Dans la chambre de devant, par ses fenêtres énormes, à présent largement ouvertes, pénétraient les lumières de toute la ville. Le panorama de la ville nocturne, mélange de maisons et d'arbres juchés les uns sur les autres, sous des ciels bourdonnants d'étoiles aussi loin que la vue portait, le stupéfiait toujours. Combien de fois n'était-il pas resté ainsi, accoudé au rebord, sa petite tête le dépassant à peine, à regarder la ville, le matin et le soir, mais surtout quand la nuit tombait et que les enseignes au néon s'allumaient puis s'éteignaient, et que les fenêtres des maisons s'éclairaient brusquement, pour s'éteindre au bout de quelques minutes, et que la cime des arbres balayait les étoiles sur la voûte du ciel, et qu'un avion, très haut, clignotait de ses deux petites lumières rouges, avançant comme un escargot dans le silence complet ! L'enfant connaissait chaque bâtiment, depuis les petites villas roses et vertes des premières rangées de rues, grim pant les unes sur les autres comme si elles jouaient désespérément des coudes pour obtenir une gorgée de ciel, jusqu'aux magasins, musées et statues dans les lointains, toujours plus serrés les uns contre les autres, plus petits, avec davantage de murs aveugles et de coupes et de toits en zigzag vers la ligne d'horizon.

Mais à présent seulement, au bout de semaines, de mois, d'années peut-être, étaient apparus les ponts. Ils ne se montraient que la nuit, quand toutes les portes et fenêtres étaient largement ouvertes, quand, l'hiver, il neigeait à l'intérieur, que se déposaient dans les coins des vagues de neige poudreuse, dans laquelle étincelait visiblement chaque flocon hexagonal, quand les averses

de pluie sur le couvercle de la radio très ancienne et sur le vernis du buffet réveillaient l'enfant en automne, quand le parfum étourdissant des belles-de-nuit imprégnait les napperons l'été, et quand, au printemps, des insectes verts aux ailes transparentes se promenaient sur le visage du garçon, se prenant dans ses cils jusqu'au moment où cela le réveillait. La première fois qu'il vit un pont, pas plus large que quelques doigts, arqué au-dessus de la cour à l'arrière de l'immeuble, entre leur balcon et la grande fenêtre ronde de la fabrique de caoutchouc *Quadrat*, au-dessus de laquelle flottait éternellement la lune, l'enfant eut peur de s'y avancer. Car il était aussi immatériel qu'un arc-en-ciel. Il semblait fait, en réalité, de lumière dense, pâle et dorée. Il l'avait d'abord touché du bout du doigt et il l'avait trouvé élastique, comme le ventre d'un lézard, mais solide, capable de supporter son poids. Il avait fallu, de toute façon, de nombreuses nuits avant que, par un clair de lune d'octobre et dans l'air très pur après la pluie, il ose faire les premiers pas. Et même à ce moment-là, il n'aurait pas eu le courage de partir à l'aventure s'il n'avait pas été accompagné d'Hubert, qu'il tint au bout de son bras gauche dans son premier trajet sur le pont. Passant alors par la salle à manger, il l'avait vu sur la table, plongé dans l'ombre, mais avec ses yeux étoilés qui brillaient, et il avait pensé qu'il lui serait utile lors de ce premier voyage.

Il avait grimpé très lentement sur l'arc translucide et il l'avait suivi, tout petit au-dessus de la cour profonde, énorme, de l'immeuble. Aucune lumière n'était allumée, tous dormaient. Très loin seulement, dans la cour de la fabrique de caoutchouc, de l'autre côté de la clôture en béton, brillait une ampoule avare pendue à un poteau passé au goudron. Dans sa lumière jaune sale, tout ce qui l'entourait faisait des ombres longues et pointues. Avec son clown dans les bras, le garçon avançait pieds nus et en pyjama sur l'arc immatériel, montant toujours et jetant des regards étonnés autour de lui. Il ne frissonnait pas, alors que le vent froid ébouriffait ses cheveux et secouait son pyjama, ou bien si, mais cela lui importait peu. Quand il regardait directement en bas, son cœur se serrait un peu, mais pas très fort. Car il n'avait pas le temps d'avoir peur : tout était surprenant. Il était resté dans la maison pendant une éternité et, à présent, il sortait au large,

au grand large, dans l'immensité du ciel étoilé. Il s'approchait lentement du toit du bloc de goudron de la fabrique. Quand il atteignit le sommet de l'arc de cercle du pont, il se trouvait déjà au-dessus de la terrasse de l'immeuble et des corniches de la fabrique, il les regardait d'en haut et, pour la première fois, il pouvait voir tout autour la ville vaste, palpitante d'enseignes colorées au sommet des constructions les plus hautes. Son petit corps était à présent face à la lune. Il était resté là quelques minutes, à regarder dans toutes les directions, montrant tout à son clown, pour qu'il se souvienne lui aussi, puis il avança de nouveau sur le sentier étroit qui, à présent, allait en pente.

La descente était bien plus courte, l'arc-en-ciel d'une seule couleur s'infléchissait de nouveau, rapidement, vers la terre et arrivait au bout de quelques dizaines de pas sur le rebord de la fenêtre ronde au fronton de la fabrique de caoutchouc. L'enfant avait à peine posé le pied dans la poussière qu'il s'arrêta comme s'il avait heurté un mur invisible : c'était la fragrance douceâtre du caoutchouc qu'il connaissait si bien. Durant sa vie d'avant, quand il jouait dans la cour de l'immeuble, un ouvrier ou un autre, mal rasé, le faisait parfois venir jusqu'à la clôture pour lui donner une boule de caoutchouc cendré, qu'il passait ensuite toute la journée à triturer comme une pâte à modeler plus dense, il en tirait des fils, il l'étalait et en refaisait une boule ou bien des billes presque parfaites en les roulant sur l'asphalte avec le plat de la main. À présent, tout l'espace démesuré derrière la fenêtre ronde, sans carreau, sentait pareil, mais plus profondément, comme si tout le bâtiment avait été un dépôt de caoutchouc frais, tendre et fumant. L'enfant resta quelques instants sur le seuil, dans le cercle de la fenêtre, quatre fois plus haute que lui, puis il avança, pieds nus, dans le cœur indistinct de la construction.

L'étage le plus élevé de l'énorme fabrique était une unique halle pleine de machines inconnues. Émergeant de la pénombre grâce à la luisance de pistons en cuivre, de la demi-lune blanche d'un cadran ou du profil d'une grande roue dentée, chacune d'elles était un monstre mélancolique attendant le jour pour reprendre son mécanique, sinistre, incompris va-et-vient. Il y en avait vingt-quatre et aucune ne ressemblait aux autres. Des câbles isolés dans du plastique de différentes couleurs, à cet instant rendues ternes

par la pénombre, dont les gracieuses courbes s'inclinaient sous leur propre poids, se joignaient et se dissociaient, s'entremêlaient et finalement, formant un serpent multicolore de centaines de fils, disparaissaient quelque part dans le sol. L'enfant se promena longtemps parmi les éléphants mécaniques dans un silence si total que s'élevait clairement le bruit du décolllement lent, à chaque pas, de la plante de ses pieds sur le sol de la halle. Il trouva finalement, dans le coin le plus éloigné de la grande salle, un escalier de fer qui descendait au niveau inférieur.

Ici, dans la lumière endeuillée qui venait des fenêtres couvertes de grillage métallique, sortaient de l'ombre, au lieu des machines du dessus, vingt-quatre réservoirs pleins de caoutchouc frais, avec une peau ridée à la surface, comme les poudings que maman faisait parfois avec des poudres achetées au magasin. Et ces vastes cuves de plusieurs mètres de largeur étaient munies chacune d'un manomètre, le cadran d'un réveil, comme croyait l'enfant, s'étonnant de ce qu'il soit besoin de tant de réveille-matin. Le caoutchouc était dans chaque citerne d'une autre couleur, car le faisceau de tubes multicolores descendant du plafond se dissociait aussitôt pour que chacun des fils le composant pénétre dans un réservoir distinct par un tube gaufré. Et les réservoirs avaient à leur tour des tubes en cuivre qui descendaient eux aussi dans le sol propre, en mosaïque. L'enfant aperçut, à l'extrémité la plus éloignée de la salle, un autre escalier de fer, descendant tout contre le mur, et il se pressa d'avancer plus profondément dans le ventre de la fabrique.

Du haut de l'escalier rouillé, une vue étonnante s'offrit au garçonnet, qui s'immobilisa avec le clown serré sur son torse : le reste du bâtiment, jusque tout en bas, au niveau du sol, n'était plus partagé en étages mais constituait un seul espace, une halle si profonde, tellement plongée dans les ténèbres, si colossale dans son infinité, que l'enfant ne fut plus capable, longtemps, de faire un seul pas sur l'escalier qui descendait jusque tout en bas, le long du mur au crépi en gouttelettes. Mais peu à peu ses yeux s'habituaient à l'obscurité, et son cœur, au gigantisme de la fantastique crypte.

Car c'était une crypte intégralement occupée par un cadavre aux dimensions de l'enceinte monumentale, qu'il occupait

intégralement. Il gisait sur le dos, nu et entièrement fait de caoutchouc cendré. Au début, l'enfant pris de frissons ne perçut que sa forme vaguement humaine, mais à mesure qu'il descendait, des détails toujours plus fins, la ligne des côtes, les tétons de la poitrine, le creux du nombril, le sexe qui lui parut gigantesque à côté du petit appendice qu'il avait entre les jambes, la ligne dure et luisante des tibias, et surtout les traits du visage, se révélaient, comme sortiraient lentement de l'eau des îles de caoutchouc mou, équivoque, unanime. Par les cinq rangées de fenêtres de la halle pénétrait la lumière nocturne. La lune avait changé de place sur la voûte céleste et se montrait, parfaitement ronde, dans une des fenêtres situées le plus haut. « Papa », chuchota l'enfant qui se trouvait à présent à quelques mètres seulement au-dessus de la tête gigantesque, sculpturale, de l'homme avec les cheveux en arrière, les yeux vides comme ceux des statues, avec les joues pas rasées qui, autrefois, dans sa vie d'avant celle d'à présent, le piquaient tellement quand il se jetait sur lui dans le lit, dans une lutte que l'enfant ne comprenait pas et dont il avait peur. Sous la lumière forte de la chambre de devant, au rideau relevé, papa se rasait dans un vieux miroir au tain piqué, posé sur le bord de la fenêtre. Le miroir laissait au plafond une tache tremblante de lumière. La bouche de son papa ressemblait alors à une blessure rouge, mince, dans la mousse épaisse qui lui couvrait le visage presque jusqu'aux yeux. Ce n'était pas uniquement sur lui que se jetait papa dans le lit défait, ce n'était pas que lui qu'il griffait avec sa barbe de trois ou quatre jours, noire au point de paraître bleue. L'enfant entendait de temps en temps des cris aigus comme ceux d'un oiseau dans la chambre d'à côté. Il accourait et trouvait papa jeté sur maman, en train de lutter avec elle, en nage et avec des mèches de cheveux lui tombant dans les yeux, pendant que maman criait et se débattait, et elle éclatait de rire, ou en sanglots, c'était impossible à dire. Il sautait lui aussi dans le lit, sur lui, en essayant désespérément de la sauver, et deux fois il avait été repoussé et il avait entendu des paroles violentes, qui semblaient avoir jailli sous pression de la bouche de son père.

Tout cela lui revenait à l'esprit maintenant pour la première fois, d'ordinaire il ne se souvenait même pas, et alors pas davantage, qu'il avait un papa, et depuis que maman était partie pour

toujours, papa avait disparu lui aussi, comme s'il n'avait jamais existé. Mais il avait existé, il rentrait le soir à la maison de l'endroit mystérieux où il s'attardait toute la journée, et il se tenait alors comme une idole rigide à table avec eux et ses cheveux noir-miroir laissaient une mèche se détacher et tomber dans la soupe qu'il buvait. Maman parlait tout le temps, papa ne parlait jamais. Ensuite il partait et lisait le journal, ensuite maman et papa allaient se coucher. Ils dormaient dans le même lit, dans la même chambre. Le matin, leur lit sentait la transpiration.

L'enfant descendit sur le sol et parcourut, en passant près de l'immense statue en caoutchouc, la mosaïque douce, brillante comme un miroir, jusqu'à l'autre bout de la salle. Il ne s'était retourné qu'une seule fois, après avoir dépassé le cadavre gris, pour contempler la plante de pieds quatre fois plus hauts que lui. Là, contre la corne du talon dont chaque ride était sculptée finement dans le caoutchouc, comme la peau plissée de l'éléphant, il laissa Hubert, comme la trace de son passage par ces lieux, comme une signature secrète. Dès le départ il avait su que, cette nuit-là, il abandonnerait le clown qui ne pensait qu'à faire le mal. Il sortit par une grossière porte en métal, rivetée, dans la cour de l'édifice, et il revit l'immeuble, comme une longue muraille en béton pleine de balcons et de fenêtres. La lune était à présent au-dessus de lui et elle se préparait à descendre dans le royaume qui était au-delà.

Il franchit la clôture en béton armé de la fabrique de caoutchouc, parcourut la zone déserte, d'asphalte, à l'arrière de l'immeuble, où autrefois il avait joué avec les enfants, bu au canon du pistolet à eau en plastique vert et grimpé sur le portique à battre les tapis, et il entra dans le passage où, de l'autre côté de l'immeuble, s'étalaient la rue puis la ville sans limite. Il tenta d'entrer dans la cage d'escalier, mais elle était remplie, comme il aurait dû le savoir, de terre fraîche, pleine de radicelles, d'escargots et de vers humides. Il ne pouvait pas monter les escaliers ou prendre l'ascenseur, comme il l'avait fait autrefois, si souvent, avec sa maman, une femme deux fois grande comme lui. Tout l'ascenseur se remplissait alors de la jupe de sa mère, de couleur terne et d'un tissu au grain épais, quand l'enfant se perdait dans le labyrinthe de ses plis, qui le protégeaient et le nourrissaient. À présent, le

chemin ascendant vers leur appartement était bloqué, l'escalier était plein de terre et il était dehors. La première fois qu'il se retrouva ainsi, perdu et abandonné, dans la cour de l'immeuble, il avait cru qu'il ne retournerait jamais dans le lit de maman, où il avait dormi nuit après nuit. Il était resté là, près de la clôture en béton, à regarder en l'air vers le balcon du cinquième étage où, autrefois, les après-midis, il voyait ses parents qui observaient de là-haut comment il jouait en bas, sur l'asphalte : lui en maillot de corps et ses cheveux d'un noir bleuté dans les yeux, elle en robe de chambre à fleurs, avec autour du visage des boucles faites au fer à friser. Des parents comme eux, il y en avait alors à presque tous les balcons, tous pareils, tous en train de regarder leurs enfants de très haut, d'où ils les voyaient comme des animaux minuscules et graciles, jouant à saute-mouton, à la marelle ou se courant après dans la cour. À présent, il faisait nuit noire et il n'y avait personne à aucun balcon, à aucune fenêtre. Et dès cette première nuit, soudain, comme si on le lui avait soufflé à l'oreille, le garçonnet sut comment rentrer. Il sauta de toutes ses forces. Quand il toucha de nouveau le sol, ce fut pour sauter encore plus haut. La courbe qu'il dessinait devenait plus haute à chaque saut et l'enfant sentait une joie toujours plus exaltante l'emplir, comme des bulles de champagne. Il sautait à présent jusqu'au premier étage, puis jusqu'au deuxième, puis il dépassa le deuxième et put voir sur le balcon, sur une étagère, le jouet de Jana, la petite fille qui habitait là : une maman mécanique en fer-blanc peint qui poussait un landau mécanique. Au dixième saut, il s'éleva jusqu'au quatrième étage, saisi par une joie aveuglante qui faillit lui faire éclater la peau, et au douzième il attrapa la balustrade de leur balcon, qu'il escalada en passant une jambe après l'autre et il s'assit, heureux et épuisé, sur la chaise du balcon, dans le parfum étourdissant des belles-de-nuit.

Dans les jours, les mois ou les années qui suivirent, le garçon se sentit plus oppressé que jamais par le lourd fardeau de la solitude. Il avait renoncé à écouter les chansons de la grosse radio avec des touches en ivoire, parce que depuis un certain temps elles lui déchiraient le cœur. Il avait renoncé à se regarder dans la glace et à compter les saisons qui passaient, colorées comme les ailes d'une toupie géante. L'enfant mourait de solitude. Il avait à

présent pris l'habitude de rester par terre, allongé sur le parquet d'une des chambres ou même sur le carrelage brillant, bleuté, de la salle de bains, immobile et les yeux ouverts. Il ne savait plus pleurer, de même que les morts, mais les morts sont pleurés, or pour pleurer l'enfant, il n'y avait plus personne, parce qu'il n'y avait plus, dans tout le vaste monde, aucune âme humaine. Il se levait difficilement de temps en temps pour aller jouer, les après-midis, sur la table de la salle à manger, avec ses pièces à jouer ou avec les deux joujoux qui lui restaient. Sans Hubert, le chat et le petit cheval n'avaient plus vraiment de sens. Ils auraient dû se sentir libres et heureux à présent, parce que le mal avait disparu, mais ils ne l'étaient pas. L'enfant les posait debout l'un contre l'autre sur le verre brillant de la table, sous lequel le napperon dessinait des fleurs fanées de fil de coton crème, et les reflets des deux jouets s'y superposaient : une petite flaque bleue, une petite flaque blanche avec des traînées rouges, sans substance et sans temps, luisant là, comme nous aussi nous luisons ici, sans temps et sans substance. Le museau du chat reposait sur la crinière du petit cheval et leurs voix se torsadaient comme deux fils de fer pour se séparer ensuite en quelque chose d'enroué et dépourvu de sens. Personne ne tourmentait plus le petit cheval, et le chat bleu n'avait plus personne à sauver. Le garçonnet penchait sur eux sa tête comme un dieu impuissant, comme un marionnettiste qui a cassé ses fils. « Faites quelque chose », leur chuchotait-il, mais les deux marionnettes ne bougeaient pas, elles restaient appuyées l'une contre l'autre jusqu'à la tombée du crépuscule quand les couleurs les quittaient lentement. Alors seulement elles se décidaient à faire quelque chose, à donner à l'histoire plénitude et force. Elles entremêlaient leurs ombres longues, d'ambre, sur la table luisante, et leurs ombres se serraient dans les bras l'une de l'autre, avec passion et désespoir et exaspération, comme ne pouvaient pas le faire leurs corps en bois, toile et paille. Soudain, quelque chose se tordait dans le dessin et les ombres devenaient les vrais objets, tandis que le chat et le petit cheval perdaient leur importance, dissous dans l'air pourpre. Et soudain les ombres se mettaient à parler, et même à chanter, d'une voix haute et triomphante de clavecin, parce que le garçon, penché sur eux, les cheveux se balançant et luisant, parlait à présent, chantait à

présent les deux voix en même temps, comme si dans son petit larynx rose les cordes vocales s'étaient séparées et avaient entonné des partitions différentes : celles de gauche auraient fait la voix suave et douce du petit cheval et celles de droite la lamentation haute, éternelle, inconsolée, du chat bleu, et les deux voix des deux ombres auraient tissé dans la virtualité et le non-né un autre monde, celui de l'amour désespéré et inaccompli que se vouaient les deux, au-dessus desquels un troisième, muet de tristesse et de solitude, penchait sa tête durant des heures. Bientôt, la lueur du crépuscule fonçait jusqu'au rouge cerise écrasée, puis jusqu'au rouge sang séché, jusqu'au mazout et finalement jusqu'aux ténèbres qui avalent tout. À tâtons dans la nuit sans limite, l'enfant se retrouvait de nouveau dans le lit de sa maman, où, comme autrefois, il s'enroulait dans les draps et s'endormait, descendant de nouveau, sans à-coups, les quatre marches du sommeil, jusqu'à arriver de nouveau sur la dalle de nacre, la plus profonde, où il pouvait enfin s'allonger et rêver.

Alors s'ouvraient de nouveau toutes les fenêtres en même temps, comme si l'appartement s'était ouvert lui-même comme une fleur nocturne, et les courants froids réveillaient et revigoraient l'enfant, si bien qu'il se levait du lit dans un bond. À présent, c'était l'hiver et il neigeait dans toute la maison comme dans une boule de verre. La neige entraînait en oblique par les fenêtres et se déposait sur les meubles et sur le sol, et quand tu regardais dehors tu voyais la ville entière avec ses milliers de fenêtres allumées, avec des dizaines d'enseignes au néon multicolores, jusqu'à l'horizon et au-delà, se couvrant peu à peu de la neige qui tombait calmement, ni trop vite ni trop doucement, mais si dense et avec une telle constance que bientôt tout était devenu blanc, brumeux et d'un parfum si frais que tu aurais mangé une poignée de neige poudreuse, écrasant chaque petite étoile contre ton palais. Il se rendit dans sa chambre et se pencha le plus possible à la grande fenêtre pour voir les tramways enneigés retourner au dépôt.

Alors il vit le pont, sans trop s'en étonner, puisqu'il l'avait vu au cours d'autres nuits. Aussi impalpable et immatériel que celui qui, parfois, se déployait la nuit à l'arrière de l'immeuble en direction de la fabrique de caoutchouc, mais cette fois-ci rendu cotonneux par les flocons qui tombaient sans arrêt, s'accumulant

sur sa courbe délicate. L'arc-en-ciel de neige se dessinait, gigantesque, sur toute la ville, par-dessus les villas et les petites maisons entassées les unes sur les autres et les arbres défeuillés, dont chaque rameau était peint en blanc d'un côté et restait noir de goudron de l'autre. Des dizaines de fois, il avait eu peur d'emprunter ce chemin céleste, parce que, de la fenêtre, tu n'en voyais pas le bout, tu ne le voyais que s'amincir vers l'horizon jusqu'à ce que la branche descendante, de l'épaisseur d'un fil d'araignée, descende sur les bâtiments qui déformaient l'horizon. Mais cette nuit-là, il lui sembla que tout était mieux que de prendre dans la bibliothèque un livre au hasard avec exactement les mêmes mots que tous les autres, écouter les mêmes mélodies à la radio ou rester par terre écrasé de solitude. Il alla dans la salle à manger, et il prit le chat à visage humain avec tant de détermination que le petit cheval resté sans appui bascula sur le verre glacé de la table. En pyjama et le chat en bois à la main, il enjamba l'appui de fenêtre en grim pant sur le radiateur et il posa le pied gauche sur le pont. Il le sentit élastique mais solide sous la plante des pieds, comme s'il avait marché sur le dos d'une truite tout juste pêchée.

Il n'y avait pas un souffle de vent. La nuit était haute, avec le ciel rose foncé dont la neige tombait finement. Le pont ne glissait pas, la profondeur au-dessous n'effrayait pas l'enfant. Le chemin par-dessus la ville était long et serpentait toujours, les pâtés de maisons, en bas, devenaient de plus en plus petits, de très rares voitures balayaient de leurs phares le noir sur lequel il neigeait et neigeait et neigeait dans le froid humide de la nuit. Il y a encore des gens, se dit le garçonnet, car il n'y avait pas seulement des voitures et des tramways qui parcouraient le labyrinthe des rues, mais aux fenêtres éclairées tu pouvais discerner des adultes et des enfants qui bougeaient lentement dans leurs intérieurs comme dans des aquariums oblitérés par la neige oblique. Les carreaux de nombreuses maisons irradiaient de scintillations multicolores, peut-être que c'était Noël et que dans les pièces palpitaient des sapins chargés de boules, d'ornements et de petites ampoules.

Comme à l'arrière de l'immeuble, mais vingt fois plus étendu, l'arc montait lentement, atteignait un apogée de l'autre côté du centre de la ville, avec ses places et ses statues solitaires, et descendait ensuite brusquement. L'enfant était encore assez loin et

bien plus haut que toute construction quand il vit enfin où il devait arriver. Le bras descendant s'arrêtait sur une des nombreuses fenêtres du plus grand magasin de la ville, le magasin *Concordia*. Le garçonnet avait un souvenir vif des quelques fois où il était allé en ville entre maman et papa, levant ses petits bras très haut pour qu'ils le tiennent par la main, et l'une d'elles, c'était dans ce magasin aux étages intérieurs très vastes, chargés de robes et de costumes masculins, de souliers et de jouets, avec aussi des ascenseurs en cristal qui te soulevaient sans heurt, très lentement, si bien que tu passais devant chaque étage comme si tu étais resté sur place et que les étages étaient descendus vers toi, avec leurs merveilles colorées et fatigantes. Le premier niveau était pour les hommes, le deuxième pour les femmes, le dernier pour les enfants. Tout en haut ne se trouvaient que les meubles. Il se souvenait des mannequins raides, qui semblaient toujours pris de panique, semblables à une personne très malade qui ne peut plus bouger. Certains n'avaient pas de tête du tout, d'autres avaient le nez ébréché ou un bras en moins. Il se souvenait qu'il se perdait entre les portants de jupes, se cachant le visage dans leurs imprimés, y entrant jusqu'à disparaître. Il respirait là l'odeur des étoffes jusqu'à ce que maman le repère et l'en fasse sortir. Il se souvenait aussi des escaliers qui montaient et descendaient, de leur marbre luisant, des dalles des marches ébréchées. Dans le magasin *Concordia*, c'était toujours plein de gens, de plus de gens que l'enfant aurait cru qu'il puisse en exister dans le monde. Il s'était un jour perdu et il avait crié pendant des minutes entières parmi ces visages de monstres et de fées, parmi les langues, les yeux écarquillés, les mâchoires crissantes, les mains aux griffes et aux pinces qui l'avaient attrapé et le retenaient. Il était dans le nid de l'araignée, dans la grotte des fantômes, l'air était empli de lèvres rougies et de visages avec des trous à la place du regard. Maman l'avait soudain arraché de là, tout en nage, et il ne s'était calmé qu'une fois dans ses bras. Il avait ensuite dormi jusqu'à la maison, la tenant serrée par le cou, bercé par le tramway aux banquettes en bois, durant un autre hiver, quand maman n'était pas encore partie sur le chemin sans retour.

À présent, toutes les vitrines du magasin *Concordia* étaient éclairées et jetaient leurs couleurs sur la neige devant elles : violet,

vert clair, orange... Mais le garçon s'arrêta au dernier étage, très haut, bien au-dessus d'elles, juste sous le fronton où la lettre C était éclairée par la lumière lilas d'un projecteur. Il entra par la fenêtre ouverte et descendit parmi les meubles silencieux, leurs reflets aux nuances de noyer, de chêne ou de bouleau luisant sous les fortes ampoules du plafond. L'étage entier était vide, comme tout le magasin, en fait, ainsi qu'allait rapidement s'en convaincre l'enfant. Mais il était au moins bien chauffé, comme s'il l'avait attendu en sachant que ses cheveux et les plis de son pyjama seraient pleins de neige et qu'il aurait eu froid sur l'immense arc de cercle qui s'étendait au-dessus de la ville. Il passa entre les armoires à glace, les buffets aux vitres coulissantes et les étagères vides, entre les fauteuils et les chaises où personne ne s'était encore assis, entre les bibliothèques sculptées sans aucun livre sur leurs épais rayonnages. Le silence était total et la lumière si puissante et uniforme qu'aucun objet, pas même son corps, ne faisait d'ombre. Ici ne se trouvaient que les choses en elles-mêmes, sculptées dans le vide, telles qu'elles étaient quand personne ne les voyait.

Il s'approcha de la balustrade en marbre. Pourquoi les magasins étaient-ils si somptueux, comme les palais dans les livres que maman lui lisait ? À quoi servaient ces espaces vides, aussi vastes que le ciel, ce plafond peint de scènes que l'enfant ne comprenait pas, ces escaliers monumentaux qu'on empruntait pour descendre d'un étage à l'autre ? La tête de l'enfant dépassait à peine de la balustrade sculptée de feuilles et de fleurs translucides, comme dans du sel, si bien qu'il ne pouvait voir de l'immense vide central du magasin que le rebord des deux derniers étages en face. Il passa près de la cage d'ascenseur massive, en cristal, et l'ascenseur était là, avec son intérieur en peluche rouge, avec ses deux banquettes aux coussins moelleux et les boutons de son panneau en laiton. Il ouvrit avec un seul de ses petits doigts la porte coulissante et jeta un regard sur le vide central entouré des quatre ceintures de marbre des différents étages. En bas, dans les profondeurs, couvrant tout le sol, étincelait une sorte d'immense mer, colorée, ardente, où l'enfant ne pouvait pour l'instant rien distinguer.

Il s'assit sur la banquette et poussa le bouton en ébonite dont les bords étaient érodés comme ceux d'un cratère sur la lune.

L'ascenseur entama son glissement lent à l'extrême, lisse, descendant avec constance, lui permettant de voir, à une énorme distance, l'étage des jouets et des vêtements pour enfants, puis l'étage des sacs à main et des souliers à talon, des jupes et des robes et des imperméables... Partout les mannequins à tête de plâtre et aux cheveux peints en châtain ou en blond se penchaient dangereusement par-dessus la balustrade, avec leurs bras de plâtre tendus dans le vide comme s'ils avaient vu un suicidé tombant sur la mosaïque du rez-de-chaussée et regardaient à présent la tache de sang s'agrandir en étoile sous son corps écrasé. L'enfant se leva, avec son chat en bois dans la main gauche, et suivit leurs regards. Par le cristal facetté des fenêtres de l'ascenseur, il vit ce qu'il n'aurait jamais voulu voir. C'en était plus que ne pouvaient supporter ses pauvres yeux, depuis longtemps cernés de tristesse.

C'était maman, étendue dans le cercueil du gigantesque magasin, occupant tout le rez-de-chaussée de sa silhouette énorme, allongée, enveloppée dans de l'alu coloré comme les Pères Noël de saison ou comme les lapins de Pâques, maman les bras serrés le long du corps comme une momie étincelante, avec son visage peint sur l'alu, si aisé à reconnaître, si délicat et affichant un sourire si charmant que l'enfant sentit son cœur bondir, comme durant cette soirée interminable quand il avait attendu son retour, et que la nuit était tombée sans qu'elle revînt. Les yeux de maman étaient ouverts, noisette et transparents, comme ses yeux à lui, et ses cheveux châtain faisaient des vrilles et des boucles, encadrant ses joues parfaitement dessinées. Peint sur l'alu brillant et froncé par endroits, le pull vert qu'elle portait alors, le dernier jour, avec ses gros boutons en galalithe légèrement bombé par la poitrine chaste, la jupe plissée à motifs de fleurs de cerisier, et, sous les genoux candides, presque d'adolescente, les chaussettes grises en jacquard. Peints aussi, les souliers bon marché, marron, avec leur semelle grossière, et peint directement sur la hanche le sac à main de maman, avec son fermoir doré, que l'enfant ouvrait d'un seul coup quand elle revenait chargée de filets et de cabas, pour y trouver une gaufrette dans du papier rose ou une boîte de bonbons à la menthe. Jamais la fleur sur la hanche de maman ne s'était révélée vide.

Pieds nus sur la mosaïque douce du rez-de-chaussée, longeant l'entrelacement de reflets et de flammes multicolores du corps gigantesque, comme longeant un colossal insecte aux élytres métalliques, verts ou bleus, de ceux qu'il avait déjà vus sur une marguerite et qu'il avait pris dans sa main pour en observer les reflets et en sentir le poids, le garçonnet ne put se retenir de pleurer. Il pleura jusqu'à assécher ses larmes, tournant encore et encore autour du corps tant aimé qui, avait-il vu dès le départ, avait été placé dans un creux épousant sa forme, ménagé dans le sol brillant et tapissé de flots de satin. Les grandes feuilles d'aluminium qui enveloppaient maman étaient repliées par endroits et laissaient voir leur envers, un métal argenté imprimé d'un motif de fleurs de lys. Par des interstices à peine visibles, là où se superposaient deux feuilles d'argent, s'épanouissait un parfum de cacao et de vanille. Plus tard, l'enfant prit à deux mains le métal froissé et le souleva, sur la hanche de maman, du côté où n'était pas peint le sac à main, jusqu'à ce que, avec le dessin des froces du papier encore imprimé sur sa texture couleur café, le chocolat montre en pleine lumière sa surface courbe, dure et luisante. Il n'avait plus rien mangé depuis des mois ou des années, mais à présent il lui prenait l'envie de planter ses dents dans l'écorce en chocolat, comme autrefois il rongait les oreilles des lapins de Pâques ou la tête du Père Noël, après l'avoir à moitié déshabillé de son alu. Il posa ses mains, doigts écartés, sur cette hanche de négresse et ensuite ses lèvres. C'était doux et très amer, et ses lèvres laissèrent des traces dans le chocolat comme une marque de fer rouge.

Il était resté dans le ventre de maman longtemps, voici ce qu'elle lui avait raconté, il y était resté suspendu à une brindille intérieure, qu'il imagine un arbre qui ferait ses fruits dans ses propres creux. Il avait été aussi petit qu'un petit pois, puis il avait grandi, élastique et compact, jusqu'à remplir le verre mou et fumé du ventre, au travers duquel il avait vu la succession continue du soleil et de la lune. Il avait ensuite vu, qui les éclipsait, l'ombre des doigts de maman quand elle tâtait son ventre, et il avait entendu, dès cette époque, les chansons de la grosse radio aux touches d'ivoire, ces « hari nabil at roe vazalaa, nabil roe azul... » ou « govagna mag, zu de ne maghi... », ou « floona siripi floona